

Une théorie qui a lieu

Benoit Jodoin

Numéro 332, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96817ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jodoin, B. (2021). Compte rendu de [Une théorie qui a lieu]. *Liberté*, (332), 69–71.



Une théorie qui a lieu

Benoit Jodoin

Une théorie de la roulotte, c'est ce à quoi j'ai pensé, planté devant la caravane *Little Fun Palace* stationnée au fond d'une cour au nord du boulevard Guoin, alors que j'y avais été invité à réfléchir, avec mon collègue et ami Félix Chartré-Lefebvre, à la théorie comme un espace hospitalier. Je crois que la théorie trouve sa place pour accueillir le monde qu'elle tente de saisir. Elle est modulée par les lieux mêmes lui permettant de se situer, comme lorsque Gilles Deleuze, en conversation dans sa cuisine avec Michel Foucault, s'était avancé à la redéfinir comme « toujours locale, relative à un petit domaine ». Au *Little Fun Palace*, sur cette pelouse, ma présence était traversée par ce domaine précaire, mobile, qui abrite une utopie que ma prise de parole était presque contrainte d'incarner.

Espace éphémère de rencontre entre penseur·euses, artistes et citoyen·nes conçu en 2018 par la compagnie italienne Office for a Human Theatre, dirigée par Filippo Andreatta, et circulant en Europe depuis plusieurs mois dans les paysages naturels et les lieux urbains, le *Little Fun Palace* foulait en juin 2021 pour la première fois le sol nord-américain. L'équipe du fes-

Little Fun Palace
Idéation de Filippo Andreatta
Présenté dans le cadre du
OFFTA 2021, du 28 mai au
5 juin, puis en tournée au
Québec et à Ottawa

tival d'arts vivants OFFTA s'en est saisie et l'a investie sous le thème des « milieux hospitaliers », programmant autour de la roulotte des conversations animées par Julie-Michèle Morin et des performances, parmi d'autres, d'Éric Noël et d'Arkadi Lavoie Lachapelle dans divers lieux de la métropole, avant de lui faire prendre la route pour Québec, Marsoui, Le Bic, Sherbrooke et Ottawa.

L'idée d'Andreatta est de proposer un dispositif qui crée des rencontres joyeuses et des dialogues spontanés en marge des lieux de diffusion conventionnels. Entre le bord de scène devenu œuvre et le laboratoire de création, le *Little Fun Palace* cherche à replacer les arts vivants au centre de la vie publique. Il présente une dramaturgie de tout ce qui ouvre le théâtre aux formes de vie, à leur environnement, à leur situation sociale et politique, à leur sensibilité, dont la théorie, qui existe principalement dans la caravane par l'entremise de paroles échangées. Ensemble d'idées portées par plusieurs voix, la théorie y est une onde diffusée par des corps vibrants, un trait d'union entre des intellects, mais aussi quelque chose qui s'essaie, qui se lance sans être tout à fait formé encore, une pensée

instable et hétérogène comme ces lieux où elle s'installe.

À Montréal, pandémie oblige, l'espace de rencontre était surtout numérique. Le jour de mon passage, même si quelques personnes invitées à documenter les interventions et quelques membres de l'équipe du OFFTA étaient dispersés-es dans ce coin vert au fond d'un stationnement, assis-es inconfortablement sur des chaises pliantes bon marché, les conversations étaient avant tout adressées à des auditeur-trices invisibles et intangibles. La trame audio des échanges était diffusée en direct et de façon éphémère, parfois avec quelques difficultés, grâce aux efforts d'un technicien, le seul d'ailleurs à occuper l'espace contigu de la caravane. Toute la journée, la voix des écrivain-es, chercheur-es, dramaturges, metteur-euses en scène et artistes a circulé en ligne et autour de cette vieille roulotte des années 1980 parfaitement vintage comme peuvent l'être les décors de théâtre. La programmation de la journée, intitulée *Vueltas : s'entendre*, était assurée par Nicholas Dawson qui souhaitait concevoir avec ces dialogues une bibliothèque vivante pour alimenter son projet d'écriture sur les enjeux de la mémoire et sur les récits d'exil.

*Modulées par la caravane,
l'ensemble des idées qui s'y
expriment ne dorment jamais
dans la page, mais sont
transportées dans la localité,
au gré des rencontres.*

Filippo Andreatta assistait à ma présentation sans comprendre le français. Il avait tout de même réussi à capter le nom « Gramsci », que j'avais sûrement prononcé avec empressement, manière de l'étudiant-e (mais pas que) qui associe ses idées les plus radicales à un nom connu, éminemment plus respecté, pour soulager son anxiété en répondant d'avance à une critique qui viendra peut-être. Il avait l'air heureux d'engager une conversation avec moi sur le philosophe et politicien marxiste italien, l'une des sources d'influence de son théâtre, me disait-il. Le concept d'intellectuel organique, en effet, semble traduire cette nécessité palpable dans son projet d'aller à la rencontre des gens et de réfléchir à partir de la vie vécue. Il y a autour de la caravane une conception du travail de la pensée résolument engagée, à la fois politiquement orientée et ancrée dans la rencontre, ce que le metteur en scène actualisait par ailleurs en poursuivant avec moi dans un anglais cassé une discussion sur les entrelacements possibles entre le théâtre, la théorie et la politique.

La caravane a été conçue comme un hommage à un projet qui n'a jamais été réalisé, imaginé dans les années 1960 par l'architecte Cedric Price et la metteuse en scène Joan Littlewood, le *Fun Palace*. Critique d'une ville moderne « constipée » agissant comme une « camisole de force » disciplinant ses usages, Price souhaitait créer un bâtiment, ou plutôt une sorte de machine d'interactions sociales, fait d'échafaudages, de plateformes et d'escaliers mécaniques, un lieu qui serait impermanent, transformable, flexible, adaptable aux besoins et aux désirs changeants des citoyens. Privilégiant un théâtre participatif et émancipatoire, une dramaturgie de la rue et de l'improvisation, la metteuse en scène était quant à elle soucieuse de créer un environnement « informel » qui déstabiliserait la frontière entre acteur-trices et spectateur-trices sans imposer quoi que ce soit.

Il fallait devancer l'ennui à venir de ces ouvrier-ères que l'automatisation du travail libérerait. Dans une société des loisirs, il faudrait des lieux comme ce *Fun Palace* consacrés à l'acquisition ludique, inventive et dynamique de savoirs de toutes sortes pour alimenter une quête insatiable de développement personnel. Aux côtés d'une arcade, d'une salle de musique où les instruments seraient mis à la disposition du public, et d'une cour de récréation réservée à la vulgarisation scientifique, il y aurait des agoras ou des *kaffeeklatsch* formés ad hoc qui, le soir, permettraient « aux Socrate, aux Abélard, aux poètes Sirènes, aux chercheurs errants du futur, aux mystiques, aux sceptiques et aux sophistes, selon Littlewood, de discuter jusqu'à l'aube ».

L'idée n'est pas qu'une utopie. Le *Fun Palace* a notamment servi de modèle à la création du Centre Pompidou à Paris. Jean-Max Colard, professeur de littérature aujourd'hui directeur du Service de la parole du Centre, me racontait avec nostalgie ses propres visites quand il était enfant. Alors que je réalisais un entretien avec lui pour mieux comprendre comment l'art sert à remettre en forme la parole théorique dans les musées d'art contemporain, il me décrivait des scènes presque avec les mots de Price et de Littlewood. Dans son souvenir, au rez-de-chaussée du Centre, des originaux et des hurluberlus prenaient la parole spontanément, pendant des heures, s'appropriant le lieu pour partager des idées avec qui voulait bien les entendre. Véritable forum ouvert aux rencontres et au jeu, le grand hall du Centre, bien avant les attentats terroristes et le plan Vigipirate, accueillait une parole par-delà toute programmation dans un capharnaüm qui répondait, à sa façon, à l'idéal de l'engagement citoyen animant le *Fun Palace*.

L'ère est aujourd'hui moins à la liberté et au laisser-faire qu'à la dramaturgie de la parole, c'est-à-dire à la mise à contribution des méthodes expérimentales de la création contemporaine pour aménager un cadre depuis lequel s'activent des protocoles. Le rôle de ces protocoles est d'aller à la rencontre de territoires déconsidérés et de faciliter la circulation de la pensée. C'est que la société de loisir n'est jamais advenue, et

l'inattention des cerveaux épuisés par le capitalisme cognitif et la course effrénée pour l'information toujours plus partielle et anecdotique rendent complètement anxiogène cette liberté de la réflexion et de l'apprentissage que célébraient peut-être avec un peu trop de naïveté les concepteurs de ce projet rêvé.

Il faut désormais paramétrer la liberté pour rendre la rencontre possible. De même, autour de la caravane, les participant·es aux conversations programmées s'en remettaient au dispositif pour mettre en forme leurs idées, basculant dans l'humour comme pour se mettre en phase avec la scène de camping à laquelle iels prenaient part, acceptant de se déplacer littéralement hors des lieux usuels de la culture et de la pensée, jouant le jeu de la spontanéité malgré la vulnérabilité qu'elle implique, interpellant l'hôte assistant aux échanges pour combler les silences et rediriger le fil de leurs idées. Ce qui était donné à voir dans toute son évidence, c'était des professionnels de la parole déplacés dans leurs habitudes qui s'en remettaient à l'écologie d'une forme imposant des manières de faire vivre les idées dans la fragilité de la situation.

Engagé moi aussi dans ce dispositif, je prenais progressivement conscience d'à quel point mes idées étaient modulées par l'espace configuré par la caravane. Et c'est là, à mon avis, que réside la leçon fondamentale du *Little Fun Palace* : faire exister la théorie comme quelque chose qui a lieu. Aider la théorie à faire sa place, c'est ce que semble suggérer la roulotte, parce que c'est cette place qui forme les idées par-delà leur capacité d'abstraction et de généralisation, parce que c'est cette place qui facilite l'hospitalité des activités de pensée et donc leurs effets dans le monde.

Dans le *Little Fun Palace*, la théorie résiste à son assujettissement à résidence à l'université et dans ses formats consacrés, même si le naturel de leurs codes et de leurs automatismes n'est jamais loin. Le dispositif propose d'habiter la théorie dans la mobilité et de la repenser en termes d'hospitalité, ce qui force une injonction exigeante : la détrôner radicalement pour qu'elle ne désigne plus un ensemble construit et autoritaire de concepts abstraits qui regardent le monde de haut, qui prétendent surplomber le réel, à distance. Pour qu'elle relève de l'accueil, elle doit être fragilisée, familiarisée, déplacée, incarnée, déboulonnée de son socle. La théorie n'est pas un monument. Elle est une pratique.

Comme « université de la rue », le *Little Fun Palace* est un lieu de la pensée qui transcende la performance de l'expertise et déhiérarchise les savoirs. En s'appuyant sur l'espace, Andreatta élabore une sorte de théorie de la chaise pliante. Ce n'est pas qu'il imagine sur plan une architecture adaptable. Il crée un lieu simple, nomade, inconfortable, chancelant, dont chacun·e peut faire usage. Modulées par la caravane, l'ensemble des idées qui s'y expriment ne dorment jamais dans la page, mais sont transportées, précaires, dans la localité, au gré des rencontres.

Cette invitation que j'ai reçue à parler de la théorie comme un espace avait donc quelque chose de l'ordre du piège, de la gamique. Placé au centre de la drama-

turgie de la caravane, j'activais par ma seule prise de parole une définition de la théorie que je n'avais pas choisie, et mon rôle tacitement attribué était de la rendre vraie. Il fallait se laisser prendre au jeu d'activer une théorie déjà définie et mise en scène, à la différence cependant que je devais expliciter ce qui se déroulait théoriquement dans ce lieu-format de la roulotte où les prises de parole agissaient *performativement* comme l'exposition d'une théorie située.

Le dispositif fait de la théorie son objet, ce qui ne laisse personne indemne.

Une éthique de la recherche traditionnelle condamnerait toute participation à ce que l'on théorise, ce qu'évoque l'historienne de l'art Claire Bishop qui, en introduction d'un ouvrage pourtant consacré à l'art participatif, s'excuse presque de sa proximité avec les projets qu'elle analyse. Il y a effectivement quelque chose d'inconfortable dans cette invitation à actualiser des modalités de la pensée déterminées par d'autres, mais je découvre que ce malaise est en vérité le symptôme d'une puissance de la transformation. Le *Little Fun Palace* déplace les habitudes et les habits vers de nouvelles mises en forme de la pensée, et déstabilise les frontières entre le monde et sa théorisation. Le dispositif fait de la théorie son objet, ce qui ne laisse personne indemne.

Gilles Deleuze parlait de la théorie comme d'une boîte à outils, ce qui a grandement influencé toute une génération d'artistes. Il disait à ce sujet à Foucault, dans une conversation publiée en 1972 dans la revue *L'Arc* : « C'est ça, une théorie, c'est exactement comme une boîte à outils. [...] Il faut que ça serve, il faut que ça fonctionne. Et pas pour soi-même. S'il n'y a pas des gens pour s'en servir, à commencer par le théoricien lui-même qui cesse alors d'être théoricien, c'est qu'elle ne vaut rien, ou que le moment n'est pas venu. [...] La théorie, ça ne se totalise pas, ça se multiplie et ça multiplie. »

« Attention, l'expression est péjorative », m'avait-on fait valoir quand j'avais utilisé dans un article universitaire l'expression « conversation de cuisine » pour montrer que cet échange entre les deux philosophes français, au fond, se résumait au lieu où elle s'était déroulée. « Justement », m'étais-je dit, avant d'abandonner cette petite boutade de toute façon trop anecdotique pour une histoire de l'art qui doit se limiter à théoriser sur les œuvres. Mais c'était là abandonner ce que j'avais appris de plus précieux sur ma discipline : je crois que nous devons nous appuyer sur des lieux pour déplacer nos conduites théoriques, pour nous offrir des occasions de les faire circuler parmi le monde et d'en être affecté·es. 